

Sur l'autrice

Née en Norvège dans les années 1960, Mona Høvring a écrit cinq recueils de poésie et quatre romans. *Nous sommes restées à fixer l'horizon*, paru chez Notabilia en 2016, reçoit le prix Unified Language. *Parce que Vénus a frôlé un cyclamen le jour de ma naissance* représente une percée décisive pour l'autrice : finaliste du Prix des Libraires, il remporte le très prestigieux Prix de la critique norvégienne en 2018. Traduit en sept langues, il est salué par un extraordinaire accueil, aussi bien commercial que critique. En 2021, Mona Høvring reçoit, pour l'ensemble de son œuvre, le prix Dobloug décerné par l'Académie suédoise.

PARCE QUE VÉNUS
A FRÔLÉ UN CYCLAMEN
LE JOUR DE MA NAISSANCE

De la même autrice

Nous sommes restées à fixer l'horizon, Notabilia, 2016

Mona Høvring

PARCE QUE VÉNUS
A FRÔLÉ UN CYCLAMEN
LE JOUR DE MA NAISSANCE

Roman

Traduit du norvégien
par Jean-Baptiste Coursaud

NOTAB/LIA

Ce livre a été publié avec le soutien financier de Norla.



Titre original : *Fordi Venus passerte
en alpefiol den dagen jeg blei født*

© Mona Høvring

First published by Forlaget Oktober AS, 2018.

Published in agreement with Oslo Literary Agency.

© Les éditions Noir sur Blanc, 2021, pour la présente édition.

© Visuel : Paprika

ISBN : 978-2-88250-690-0

On en a marre du wagonnet. On le pousse dans un embrouillamini de ronces où il perd l'équilibre et se renverse lentement retenu par les rameaux enlacés et entrecroisés.

MONIQUE WITTIG, *L'Opoponax*

LE VILLAGE ALPIN

À cause d'un léger défaut d'élocution que je me traîne depuis l'enfance, je confonds toujours la prononciation du nom de famille de l'écrivain Stefan Zweig avec le mot allemand *schweig* : *tais-toi*. Non que je sois aussi lettrée que je l'aimerais – qui plus est, mon allemand est assez limité –, mais j'ai longtemps admiré Zweig dont j'étudie les livres avec avidité, en plus de lire tout ce qui le concerne, tout ce qui me passe sous la main. Oh, cette fin dramatique à Rio de Janeiro, cette lettre déchirante où il écrit à propos de son suicide « *aus freiem Willen und mit klaren Sinnen [de ma propre volonté et avec ma lucidité]* ». Tel un rappel silencieux, il est là chaque fois que je me jette dans mes petites écritures à moi, mes tentatives à moi de comprendre le monde : *Verwirrung der Gefühle – La Confusion des sentiments*.

Cette histoire commence alors que ma sœur et moi arrivons dans un village alpin, en tout début d'après-midi. C'est l'hiver. Le train s'est arrêté dans une gare donnant l'impression tout à la fois de planer et d'être plongée dans une douce torpeur, mais aussi de s'offrir à nous depuis ses hauteurs altièrès bien au-dessus de la mer.

Ma sœur n'a pas manifesté la moindre volonté de se charger des bagages. Elle s'est campée sur le quai, avec une indifférence non feinte, pendant que le contrôleur

m'aidait à transbahuter notre barda. J'étais à deux doigts de lui expliquer qu'elle était malade, qu'elle venait d'être hospitalisée, mais je me suis contentée de lui serrer la main et de dire que son attention me touchait. Avant de donner un coup de sifflet et de remonter à bord du convoi, il m'a adressé un clin d'œil en me souhaitant bonne chance. Était-ce par pitié ? Avait-il compris quelque chose que je n'avais moi-même pas compris, vu quelque chose que je n'avais pas vu ?

Ma sœur s'est tranquillement carapatée au coin du bâtiment. J'ai dû tirer et porter notre attirail toute seule, quelle corvée.

Les derniers jours avant notre départ, je m'étais perdue dans mes affabulations. J'étudiais les brochures aussi rutilantes qu'envoûtantes qui nous avaient été envoyées. Sur les photos, le ciel avait une teinte qui rappelait la lumière et les couleurs des vieux films : les montagnes étincelaient d'un rose insolite et me chuchotaient des choses dans une langue étrangère. Je rêvais de station de ski alpin, de piscine intérieure, de menus raffinés concoctés par des chefs cuisiniers originaires d'une grande nation. J'étais comme en proie à l'ivresse de la métamorphose. J'imaginai une autre époque.

Mais ce n'était pas le village alpin d'une monarchie d'Europe centrale que nous venions d'atteindre, non : ma sœur ne supportant pas les voyages en avion, nous partions en villégiature dans une simple bourgade norvégienne, enfoncée aux abords d'une écluse, au pied d'une montagne escarpée, un lieu où les gens, sans être incompréhensibles, parlaient cependant un dialecte très particulier aux accents traînants.

J'ai trouvé ma sœur devant l'arrêt de car. Elle s'était placée à côté d'une vieille dame et d'un jeune garçon. Elle ressemblait à une excursionniste on ne peut plus ordinaire – rien ne témoignait d'un déséquilibre, rien ne révélait une quelconque hystérie ou une dépression nerveuse. Elle paraissait disposer du temps et de l'espace ; et, bien que son comportement ait le don de m'agacer, sa placidité convaincante me requinquait, oui, sa bonne contenance me faisait beaucoup de bien. Pourtant, je ne pouvais pas la remercier d'arborer tant de sérénité, tout comme je ne pouvais émettre de commentaire. Je me voyais contrainte et forcée de cacher mes coups de griffe entre ma peau et ma chemise. Lui faire des compliments revenait à lui donner un exercice, à lui imposer une obligation. Je redoutais que la plus minime des allusions ne déchaîne en elle sinon une anxiété, en tout cas un regimbement. Non, décidément, la remercier esquinterait tout.

Nous apercevions l'hôtel depuis la gare routière. Il était perché à flanc de coteau. On aurait cru voir un oiseau doré en cristal, aux ailes superbement déployées sur le versant de la montagne dégringolant à pic. Je m'attendais à trouver un endroit décati et miteux, déserté depuis belle lurette par la high-life et les fashionables de la grande époque. Le bâtiment n'en dégagait pas moins un lustre attrayant dans le chatoiement frivole du soleil. Tout semblait m'aguicher dans cette vallée en surplomb – une harmonie, une équanimité, une insouciance. Cela m'a fait repenser, non sans une certaine rancœur, à la doctoresse qui nous avait incitées à partir, ainsi qu'à notre mère qui s'était proposé de payer notre séjour avec tant de désinvolture, comme si elle

pouvait s'affranchir en sortant son carnet de chèques. Mais s'affranchir de quoi ?

Néanmoins, je ne me suis pas emberlificotée dans cette problématique, le paysage somptueux me rendait conciliante d'esprit.

J'ai regardé ma sœur. Elle se tenait bien d'aplomb sur ses jambes, avec une classe certaine. Son manteau en laine gris perle, sa grosse chapka en fourrure. Toutes ces qualités esthétiques qu'elle veillait à accentuer, qu'elle s'appliquait à préserver. Elle était de toute beauté, et elle le savait, une beauté bien déterminée.

– Cet air peut guérir les malades, ai-je dit.

Ma sœur a souri. Et son sourire ressemblait à celui, indocile, que notre mère avait le chic d'esquisser quand elle se sentait désœuvrée.

J'ai eu une pensée pour l'hôtel dans les hauteurs, me disant qu'il pouvait redonner de la joie de vivre aux âmes meurtries. Une pensée grandiose.

Le chauffeur de car s'est présenté sous le haut-parleur et nous a juré ses grands dieux que conduire sur ces côtes abruptes ne présentait aucun danger : il fallait simplement maintenir une vitesse de croisière et suivre la circulation dans les virages. Il dodelinait doucement du corps, légèrement penché en avant sur son siège moelleux, une main posée sur le volant et une autre tenant le micro. Il me rappelait notre père. Il avait la même attitude crédule face au monde extérieur. C'est du moins l'impression qu'il donnait. Notre père s'appelle Roger. Roger Hartmann. Les parents de notre mère trouvaient que Roger était un prénom fadasse et niais. Qui était l'auteur d'une trouvaille pareille ? Notre mère s'appelle Karlotta. Son prénom de baptême est Karlotta Kornelia Adelheid.

Enceinte, elle arpentait le cimetière. Elle passait des heures à déambuler entre les tombes, des allées et venues incessantes, jusqu'à ce qu'elle nous trouve enfin un prénom, à la portée de tous, en adéquation avec l'apparence que nous aurions selon elle, avec les filles que nous deviendrions.

Ma sœur s'appelle Martha. Ses cheveux ont l'air blancs dans la lumière fluorescente. Et moi ? Moi je m'appelle Ella. Je m'appelle Ella et j'ai les yeux quasi verts. Je note dans un agenda tout ce qui d'après moi

va se produire et, le dernier jour de l'année, je note ce qui s'est effectivement produit.

Martha avait entre-temps fermé les yeux et croisé les bras. Je l'ai examinée. Elle avait pile un an de plus que moi, mais j'étais plus grande qu'elle. Oh, pas de beaucoup, mais suffisamment pour que ça l'énerve. Notre anniversaire tombait le même jour, le huit octobre. Enfants, nous étions proches. Nous vivions comme des jumelles. Nous passions nos jours et nos nuits ensemble, nous dormions ensemble dans le même lit. Jusqu'à l'adolescence. Que nous est-il arrivé alors ? J'avais cru que nous resterions toutes les deux, que nous ferions nos études toutes les deux, que nous tomberions amoureuses de personnes qui nous plairaient à toutes les deux. Or, par un après-midi gris, Martha est rentrée à la maison en déclarant qu'elle voulait démissionner. Elle travaillait dans une parfumerie. Comme elle avait déjà sous-entendu qu'elle en avait assez, ce n'était pas en soi une annonce bouleversante. Mais elle a ajouté qu'elle allait se marier et que c'était ça la raison – et là, personne dans la famille ne l'avait vu venir.

– Je pars m'installer au Danemark, a-t-elle conclu.

C'est comme une ensorcelée que, dans sa chambre à coucher, elle a rangé ses affaires de toilette et ses vêtements dans un sac. Je me suis cramponnée à elle, je me suis jetée à son cou, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps ; mais elle s'est détachée de mon étreinte, elle semblait froide et inaccessible, elle s'est bornée à hausser les épaules comme elle en avait l'habitude, puis elle a pris la porte.

Le lendemain, j'ai démissionné à mon tour. Le magasin mitoyen de la parfumerie était une quincaillerie où

j'étais employée depuis la fin du lycée. Ni notre père ni notre mère n'ont essayé de me persuader de continuer. Maman m'a dit que je pouvais rester vivre à la maison aussi longtemps que je le voudrais. Et donc je suis restée. Tout était bousillé pour moi depuis le départ de Martha, je n'arrivais même pas à passer devant sa chambre sans être prise d'un vertige. Nous habitons une grande villa de style chalet suisse. Oui, une bicoque énorme. Notre père disait toujours que Martha et moi gouvernions l'aile est alors que maman et lui étaient retranchés dans l'aile ouest. Par la suite, maman s'est installée au rez-de-chaussée car, dixit, elle voulait dormir en paix. Il n'empêche que Martha a été la première à quitter la maison.

Un jour où je passais devant la parfumerie, j'étais tout à coup tellement dans le brouillard que je me suis vue obligée de m'étendre sur le trottoir. J'ai dû avoir l'air d'une folle ou d'une arsouille, couchée par terre comme je l'étais. La crise était déplaisante. Et comme je ne supporte pas de perdre le contrôle, j'ai cessé de m'aventurer dans ces rues où j'avais adoré traîner jusque-là. Je restais la plupart du temps à la maison, j'écoutais la radio, je lisais, je regardais un film de temps à autre. Dans une tentative désespérée de trouver du soulagement, j'ai entamé une cure de médicaments homéopathiques. Je ne savais pas trop à quoi ils étaient censés m'aider. J'ai dit à l'homéopathe que j'avais des vertiges. Il m'a ausculté le fond des yeux, m'a posé une tonne de questions.

– J'ai des vertiges, ai-je répété. Des étourdissements.

Non, je n'avais pas perdu les pédales, mais Martha me manquait, c'était une période terrible. J'ai fini par

comprendre que mon manque devait être bridé. Et j'y suis arrivée, heureusement. Je me suis montrée respectueuse envers mon manque, je l'ai pris au sérieux. Pendant cet automne-là, je me suis autorisée à prendre du repos, à prendre les choses calmement, un peu comme si j'étais malade.

Je n'ai jamais compris ce qui était passé par la tête de ma sœur. Elle a ni plus ni moins plié bagage. À croire qu'elle avait changé de cœur, à croire que tout en elle s'était refroidi. Et sa blquette autodestructrice, son béguin dévorant, avait pour objet un homme louche et moche qui, par-dessus le marché, était l'ex de son ancienne cheffe. Qu'est-ce qui pousse une jeune femme à se laisser séduire par un type pareil, un Casaubon nul et fat ? Sans doute Martha ne l'a-t-elle pas compris elle-même. Quand elle est revenue, puisqu'elle est bien sûr revenue, elle avait un air compassé et n'a pas décroché un mot. Elle était revêche, ironique, presque agressive. Sa façon à elle, peut-être, d'avoir honte. Son comportement m'a navrée tout comme il m'a donné envie de lui poser des questions. Qu'avait-elle vécu sans moi ? Qu'avait-elle fait de sa gentillesse ? Qu'avait-elle fait de son amour ? De sa fougue ? Mais je n'ai pas eu le cœur de l'interroger, une raideur en elle m'a arrêtée dans mon élan. Et cette distance entre nous s'est perpétuée.

C'est moi qui ai accompagné Martha au sanatorium. La doctoresse a tenu une sorte de discours tout en s'occupant de son hospitalisation. La tête inclinée, elle a parlé avec beaucoup de perspicacité. Elle a expliqué que Martha venait d'être victime d'un effondrement, d'un abattement susceptible de frapper n'importe qui. Même la personne la plus forte pouvait être confrontée à une situation où il ou elle avait besoin d'aide. J'ai pensé que la doctoresse était une femme lumineuse alors qu'en fait elle possédait une autorité bien à elle. Elle était à la fois circonspecte et déterminée. Elle a dit :

– Nous devons constamment récupérer notre cœur, quitte à le voler à quelqu'un.

– J'en ai rien à cirer, du cœur, a répondu Martha.

– D'accord. Au fait, vous avez le bonjour de votre père, il m'a appelée à plusieurs reprises. Votre mère aussi, d'ailleurs.

– Qu'ils aillent se faire foutre.

– D'accord. Sauf que vous faites partie d'eux.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? a aboyé Martha.

Mais la doctoresse ne s'est pas laissé impressionner par le comportement chameilleur de ma sœur.

– Vous venez de contracter une maladie. Il vous faudra longtemps avant de comprendre qu'il s'agit là d'un cadeau.

Elle a pris le pouls de Martha, lui a demandé d'ouvrir la bouche et de tirer la langue tout en continuant son cours magistral.

– Vous avez besoin de repos. Vous avez besoin d'oisiveté. Non seulement on sous-estime trop l'oisiveté, mais les gens préfèrent ne rien savoir de leurs souffrances. Il n'y a souvent que les parents pour voir la beauté de leurs enfants désemparés.

– Je n'arrive pas à respirer.

– Et pourtant vous respirez... En ce moment, vous avez besoin de trouver une occupation qui vous redonne un sentiment de gratitude.

Martha s'est fendue d'un rire anémique.

– Je sais en tout cas quels médicaments je ne dois pas vous prescrire. Soit ça marche, soit ça passe.

Quel drôle de mantra, ai-je pensé.

Après avoir conduit Martha dans le service, elle m'a commandé un taxi. Je l'ai remerciée et, de manière un soupçon involontaire, j'ai ajouté qu'elle avait un beau profil. J'ai même dit :

– Il est vraiment aérodynamique.

Dans mon genre, je suis une péronnelle très expérimentée dès que la nervosité me gagne, j'ai hérité ça de papa.

Son sourire m'a surprise. Il était ravissant, presque trop beau pour être vrai.

J'ai refermé la portière du taxi en la claquant. Le chauffeur m'a adressé dans son rétroviseur un regard plein d'irritation. Mais je n'ai pas demandé pardon, non, je ne me suis pas excusée.

Un jour de début février, la doctoresse m'a appelée. Elle a dit que Martha allait pouvoir quitter le sanatorium et m'a demandé s'il m'était possible de l'accompagner à la montagne, dans un hôtel épatant où nous pourrions demeurer quelques semaines. Elle connaissait la femme qui dirigeait les lieux – une vieille amie, visiblement. Elle a aussi parlé à maman, laquelle a répondu que je pouvais bien évidemment accompagner Martha car elle devait être secondée par quelqu'un d'aussi dérangé qu'elle. C'est notre mère qui a employé cette expression, pas la doctoresse, ça ne m'a pas échappé. Et maman se faisait une joie de payer notre séjour à toutes les deux.

– Donc je vais être chaperonne, c'est ça ? ai-je demandé. C'est une profession que j'ai toujours rêvé d'exercer.

Je ne saurais dire si c'était avant tout pour le bien de Martha ou pour impressionner cette doctoresse ; quoi qu'il en soit, j'ai immédiatement accepté d'accompagner ma sœur dans cette demeure montagnarde.

Mais, dès le lendemain, j'ai senti comme un poids se déposer sur moi. Il flottait dans notre vieille villa en bois, cette mesure décrépite, une écœurante odeur de renfermé. Je regrettais amèrement ma bienveillance. La doctoresse avait été si séduisante. Elle avait un charme tout en hardiesse et en réserve. Même au téléphone,

j'avais été subjuguée par sa voix. Je ne pouvais décemment pas annuler le voyage qu'elle avait proposé. Changer d'avis, ne pas m'en aller, m'aurait placée dans une situation pour le moins gênante. Je ne voulais surtout pas me montrer sous un mauvais jour. Je me suis allongée sur le sofa du salon. Tout n'était que perturbation. Toutes mes réflexions, toutes mes conceptions, n'étaient qu'arguties et exagérations. Tout ce qui se trouvait en moi et autour de moi était comme étourdi par l'accablement et la poussière.

Les arbres centenaires ont disparu sitôt que nous avons franchi la limite supérieure de la forêt, et avec eux leur torture gelée gorgée de sève. Le chauffeur de car a calé son micro dans le support collé au tableau de bord. Le ciel avait noirci, aucune étoile ne scintillait. Je me sentais tout à la fois exaltée et épuisée. J'ai sorti de mon sac à main un sachet de réglisse sucrée.

Nous n'avons pas tardé à arriver. Nous n'allions pas tarder à dormir. L'hiver ne serait pas éternel. Nous nous reposerions tout notre soûl en rêvant au printemps. La lumière se jetterait sur les sentiers. Les ruisseaux s'en donneraient à cœur joie. Les cascades se laisseraient tomber de bon gré.

J'ai une disposition à la logique. J'ai toujours adoré calculer des trucs. L'algèbre a l'art de me calmer. J'ai longtemps eu la toquade de m'inscrire à un Master of Science in Mathematics dans une fac du nord du pays. Ce n'était pas tout à fait une lubie car j'ai toujours eu la bosse des chiffres. N'empêche, à cette époque, je n'étais pas tout à fait sûre de ce qu'il adviendrait de moi – cela dit, je ne le suis toujours pas. J'ai envisagé pendant un temps de prendre un boulot d'éboueuse. L'idée de travailler à horaires fixes et d'être libre me charmait, sans compter qu'un tel emploi donnerait de la force à mes muscles et de la sérénité à mon esprit.

C'était une pensée consolatoire. Et si je devenais jardinière ? Cette profession ne m'était jamais apparue comme très prometteuse. Hormis quand je pensais à la terre et aux fourmis, aux guêpes et aux mouches, aux crottes de souris et aux fientes d'oiseaux. Pourquoi pas me faire nonne ? Pourquoi pas mener une existence chaste et retirée ? Non, je voulais d'abord être lascive et voluptueuse. Je voulais d'abord vivre dans l'indécence. C'est un beau mot, l'indécence. Je m'imaginai bien devenir électricienne. Ou ornithologue ? Ce mot, ornithologue, suffisait à me faire rêver. Sauf que je ne connaissais rien aux oiseaux. J'avais même peur d'eux, surtout des mouettes. J'avais la phobie des mouettes et des couteaux. Je l'ai toujours, soit dit en passant. Quand j'avais neuf ans, je me suis fait une vilaine coupure. Le couteau à légumes tout juste aiguisé était atrocement tranchant. J'avais la tête ailleurs. J'ai raté mon coup. Le bruit de la lame entaillant mon doigt ressemblait à pfioutsch mouillé propre à donner la nausée. Notre mère n'était pas à la maison, mais heureusement Martha a fait preuve d'une présence d'esprit et d'un sang-froid impressionnants. Elle a emmaillotté le doigt blessé dans une bande de gaze qu'elle a fermée à l'aide de ruban adhésif. Puis, en moins de temps qu'il n'a fallu pour le dire, elle a enveloppé la poupée ainsi confectionnée dans un film plastique et dans un chiffon doux. Elle a enfin plongé le tout dans un sachet rempli de glaçons et a appelé un taxi. Quand nous sommes arrivées aux urgences, elle a été longuement félicitée pour son ingéniosité. Quant à moi je n'étais guère aussi téméraire. Je geignais et gémissais pendant que mon doigt était recousu.

Par la suite, j'ai toujours eu du mal à regarder des plaies ouvertes sans éprouver de la répugnance. J'ai compris que je ne deviendrais jamais médecin, même si cette profession était tentante à bien des égards. L'idée de guérir me plaisait et j'ai toujours aimé être tout de blanc vêtue.

L'HÔTEL DE VERRE

L'hôtel était encore plus imposant que je ne l'avais imaginé. Il me rappelait ces énormes volières orientales qui peuvent occuper des pièces entières. Une gigantesque véranda en verre avait été construite sur toute la longueur du bâtiment, orientée vers la vallée. Entre les montants et les traverses de bois peints en blanc, vitres et fenêtres brillaient et brûlaient dans le noir. Je trouvais le site attirant. Qui avait inventé ce palais ?

Martha marchait avec l'allure d'une somnambule. La seule chose qu'elle a daigné prendre en quittant le car a été son manteau. Le chauffeur m'a aidée à porter les bagages jusque dans le hall inondé de lumière. Là, il s'est arrêté pour regarder les lieux, il avait l'air anesthésié. Il donnait presque l'impression de ne pas vouloir partir. Mais, lorsqu'une femme fluette à l'impeccable chignon haut est apparue à la réception, il a détalé par la porte tel un lièvre effarouché. La femme s'est adressée à nous et, d'un ton amical, nous a souhaité la bienvenue. Elle venait de surgir comme un esprit, comme notre mère avait l'habitude de surgir chez nous : elle n'était pas présente, et soudain elle l'était quand même, comme par un coup de baguette magique. Je me suis dit que la femme devait avoir le même âge que maman, peut-être quelques années de moins ; et elle se déplaçait avec l'élégance qu'exigeait le décor, certes raffiné, mais quelque peu fané.

Une fois par an, à l'automne, notre mère réservait une table dans l'un des meilleurs restaurants de la ville, un établissement qu'elle fréquentait visiblement dans sa jeunesse. Pour des raisons des plus nébuleuses, puisque rien là-bas n'indiquait de statut particulier sinon la médiocrité, il y avait toujours du caviar au menu, et maman sautait systématiquement sur l'occasion. Je me souviens encore, non sans allégresse, de la toute première fois où nous y avons déjeuné :

- Comment est le caviar ? a-t-elle demandé.
- Comment est le caviar ? a répété le serveur.
- Je suis un peu exigeante sur le caviar, voyez-vous.
- C'est du caviar, a répondu le serveur, sur ses

gardes.

- Certes. Mais vient-il de France, de Gironde ? Ou vient-il de Russie ? Ou encore du Kazakhstan ?

Et ce n'était que le début. Le caviar était-il frais ? Les œufs étaient-ils gros ou petits ? S'agissait-il d'oscière, de sévruga ou de béluga ?

À ce stade de la discussion, le serveur montrait des signes ostensibles d'inquiétude : son front se mettait à luire, la chaleur semblait monter autour de la table avant même que le repas ne soit servi.

- Et que diriez-vous plutôt d'asperges ? a-t-il proposé.

- Non. Quand j'ai une irrésistible envie de caviar, rien ne saurait m'arrêter. Je prendrai le caviar.

- Souhaitez-vous une vodka en accompagnement ?

- Non, je ne bois pas d'alcool. Mais je prendrai bien volontiers une saucisse à la vinaigrette en plat principal. Et pour les filles, ce sera une entrecôte.

Martha et moi n'en perdions pas une miette. Nous étions ravies de ce moment partagé.

– Quelle joie on éprouve quand tout est terminé, a dit notre mère lorsque nos coupes à dessert ont été emportées.

Au moment de demander l'addition, elle a soupiré sur un mode qui n'était pas sans rappeler une certaine forme de bonheur. Le serveur a reverdi quand elle a posé dans sa main les billets. Elle était généreuse en matière de pourboire. Notre mère était une reine. Elle ressemblait à un bâtiment de style art nouveau, dépourvue de lignes incisives, dénuée d'angles. Elle n'était que formes douces et galbées, maman. Elle était une plante toute en ondulations, elle se balançait dans le vent avec tant de grâce. Et ce, bien sûr, sans oublier ces yeux légèrement globuleux. Ça lui conférait une beauté sans pareille.

Oh, pourquoi ce tropisme chez moi, cette connexion entre le monde et ma mère que j'établis si souvent ? Je voulais cesser de penser à elle, je le voulais vraiment – ce devait être possible.

– Je vous ai donné le meilleur, a dit la femme de la réception, sans nous expliquer en quoi consistait ce « meilleur », ni d'ailleurs ce que sous-entendait cette bienveillance.

Elle a désigné un large escalier et nous y a guidées. Le garde-corps richement ornementé jetait des ombres sur les marches. Les personnes mortes il y a des lunes nous scrutaient du haut de leurs peintures placées dans le passage. Elles montraient le chemin, elles aussi. Et si la mort était la plus grande des béatitudes qui leur soit arrivée ? Mais d'où je tirais ces pensées lugubres ?

Nous nous sommes enfoncées au bout d'un corridor moqueté, haut de plafond, aux murs tirant sur l'écrû et terminés par des festons de fleurs dorées sous les moulures en stuc ; les pâles lustres à pampilles ont émis un faible cliquetis quand la femme s'est arrêtée devant l'une des portes en bois foncé. Le chiffre 12 figurait sur une plaque en laiton. Elle a ouvert la porte et allumé le plafonnier. Se penchant vers moi, à croire qu'elle allait me frapper ou me caresser, elle a posé la clé de la chambre dans ma main non sans l'effleurer d'un geste leste et un soupçon indécent. Elle ne s'était toujours pas présentée. Je me suis dit que j'allais l'appeler Ruth, conformément à mon autre tropisme, qui me voyait donner des prénoms aux gens que je ne connaissais pas. Elle nous a souhaité derechef la bienvenue puis, après un bref hochement de tête, s'en est allée.

Ainsi que nous pouvions le constater, on nous avait attribué une suite pourvue d'une chambre à coucher, d'un salon exquis et d'une gigantesque salle de bains carrelée. Les différentes pièces, toutes avec vue et toutes aussi admirables les unes que les autres, étaient séparées par des portes coulissantes que Martha a immédiatement poussées. Les fenêtres montaient quasiment du sol au plafond, les tapisseries ressemblaient à des broderies rehaussées d'illustrations de jardins baroques, les appliques murales à plusieurs bras diffusaient une lumière tamisée. Un feu avait été allumé dans le poêle de la plus grande pièce et, en plein milieu de la salle de bains, face à une fenêtre qui donnait sur le village et la vallée, trônait une baignoire qui a eu le don de faire pousser à Martha un soupir de ravissement. D'un mouvement résolu, elle a enfoncé le bouchon dans la

bonde et ouvert les robinets. Un tabouret, juste à côté, soutenait une vasque en verre remplie de sels de bain turquoise. Deux peignoirs blancs en épais tissu-éponge étaient accrochés à l'arrière de la porte. Martha s'est déshabillée sans perdre un instant. Nue, elle a versé des sels de bain dans l'eau qui s'est mise à mousser, à fumer, à embaumer.

Pendant que Martha se baignait, j'ai défait nos valises. De légers effluves de musc flottaient dans l'armoire. J'ai suspendu manteaux et robes aux cintres robustes, rangé maillots et petites culottes dans le tiroir de la commode.

Martha a pris tout son temps. J'ai eu quant à moi, une fois mon rangement terminé, le temps de manger deux pommes prises dans la coupe croulant sous le poids des fruits et de lire un long chapitre du livre que j'avais emporté. Quand Martha est enfin sortie de la salle de bains, elle avait le visage luisant et les joues, si blêmes d'ordinaire, empourprées.

Nous qui n'avions pas dormi ensemble depuis longtemps grimpons à présent, et sans discussion, dans le grand lit. Le matelas était dur comme j'aime qu'il le soit, les draps en lin étaient pour leur part doux et frais, juste repassés, mais néanmoins un peu crêpés.

Quand nous étions gamines, ma sœur et moi étions convaincues que le sofa de la pièce à vivre était ensorcelé. Toutes les personnes qui s'y asseyaient étaient aussitôt fatiguées. Il fallait tout bonnement s'y allonger et le suivre dans le sommeil. Notre mère s'abandonnait complètement à ce meuble mystérieux. Quand elle rentrait tard du travail, elle se calait dans le sofa, harnachée de couvertures, draps et oreillers.